

qu'il manquerait quelque chose à mon dessert et que ma digestion ne se ferait pas bien.

Ces paroles si flatteuses portèrent au plus haut point la jubilation de Mme Clerget, qui s'écria :

— Ah ! monsieur le docteur, quand bien même j'aurais des affaires de grande conséquence, je quitterais tout pour me mettre à vos ordres ; mais je n'en ai pas et je suis heureuse du grand honneur que vous voulez bien me faire.

Et l'aubergiste, prenant une chaise, s'assit de l'autre côté de la table, en face du médecin qui tira de sa poche un carnet et l'ouvrit à une page où se trouvaient écrits au crayon un grand nombre de noms.

Avant de reproduire l'entretien de Mme Clerget et du docteur Perrin, expliquons brièvement la situation de ce dernier.

Louis-Désiré Perrin appartenait à une famille de fermiers aisés du département de Haute-Saône, qui touche à celui des Vosges. Ses parents, ambitieux pour lui et voulant faire de leur fils autre chose qu'un simple paysan cultivateur, l'avaient mis au collège de Vesoul, et une fois ses études terminées d'une façon brillante, lui avaient enjoint de bien réfléchir et de se prononcer entre deux carrières également honorables : le barreau et la médecine.

Louis Perrin ne se sentait aucune vocation pour les luttes oratoires du tribunal civil et de la cour d'assises. Il décida qu'il suivrait les cours de la faculté de médecine, et partit pour Paris où, après quatre années d'un travail assidu, il conquit le titre de docteur.

La grande ville lui plaisait, il essaya de s'y créer une clientèle ; mais l'expérience lui prouva bien vite que, malgré tous ses efforts et malgré ses talents réels, il n'y parviendrait point et trainerait dans l'obscurité et dans la gêne une existence qui pourrait, ailleurs, être mieux employée.

Il eut le bon esprit de ne pas s'obstiner dans ce combat contre l'indifférence publique, où les plus forts sont vaincus lorsque certaines relations, des hasards inespérés, ou l'influence d'une heureuse étoile, ne viennent point les servir. Il abandonna Paris sans murmure, sinon sans regret, et il revint dans sa famille, prêt à saisir aux cheveux la première occasion de se caser qui se présenterait à lui.

Cette occasion ne se fit point attendre.

Un oncle, fixé dans les Vosges, écrivit un beau jour que le docteur Gérardmer, vieux médecin célibataire, très-bourru, mais fort estimé, venait de mourir au village de Rixviller, laissant disponible une clientèle qui lui rapportait, bon an, mal an, une dizaine de mille francs et qu'il était facile d'augmenter en déployant du zèle et de l'activité. Seulement, il ne fallait pas perdre un instant ; car du jour au lendemain, d'une heure à l'autre, pour ainsi dire, la place pourrait être prise.

Louis Perrin se mit en route le jour même. Il arrivait à Rixviller, loua la maison occupée par son prédécesseur, et, tandis qu'on faisait dans cette maison les réparations qu'il jugeait indispensable, il s'installa à l'auberge du *Chevreuil-d'Argent* et il acheta un cheval pour faire ses tournées.

Dans les campagnes, aussi bien qu'à Paris, il est indispensable de se faire connaître ; seulement les moyens d'arriver à ce but ne sont pas les mêmes, tant s'en faut.

A Paris, les réclames, les articles de journaux, les travaux scientifiques adressés à un monde spécial, ou tout au moins quelques recommandations puissantes, faites par des voix autorisées, peuvent conduire l'inconnu d'hier à la notoriété de demain.

En province, surtout lorsque le lieu de l'action est éloigné d'une grande ville, il est indispensable pour un jeune médecin de se présenter lui-même, de dire : Me voilà ! de faire en quelque sorte ses offres de service.

Ces inévitables débuts avaient quelque chose de blessant pour l'amour propre de Louis Perrin ; mais que faire, contre la nécessité, sinon se soumettre ? Il se soumit et résolut d'aller successivement se montrer chez tous les notables habitants du pays, dans un rayon de trois ou quatre lieues.

Cette résolution prise, il reconnut avec joie que son hôtesse, Mme Monique Clerget, allait devenir pour lui un auxiliaire d'une utilité prodigieuse, et que la Providence elle-même s'était donné la peine de le prendre par la main pour le mettre en rapport avec cette propriétaire honorable de l'auberge du *Chevreuil-d'Argent*.

La digne veuve était un vivant almanach des cinq cent mille adresses, bien autrement curieux et intéressant à feuilleter que celui de M. Didot, car, à la nomenclature aride des noms, des domiciles et des professions, elle joignait une infinité de renseignements inappréciables au double point de vue de la variété et l'exactitude.

En effet, Mme Clerget, habitant dès sa plus tendre enfance le pays où elle était née et qu'elle n'avait jamais quitté, curieuse comme une vraie fille d'Eve, et douée d'une admirable mémoire, connaissait toutes les familles, petites et grandes, à dix lieues à la ronde ; sa position d'aubergiste la mettait à même d'entendre raconter beaucoup ; elle questionnait volontiers ; elle n'oubliait jamais rien, et de tout cela résultait un prodigieux répertoire de faits, d'anecdotes, de détails, sur les situations, les fortunes, les caractères.

Louis Perrin, dès qu'il eut causé pendant cinq minutes avec son hôtesse (et cela arriva le jour même de son installation à Rixviller), se dit qu'il avait sous la main un trésor à exploiter, et, grâce au ciel, Mme Clerget ne demandait pas mieux que de se prêter à cette exploitation.

En conséquence, chaque soir, après son repas, il passait une heure à solliciter et à obtenir de la veuve des indications qu'il mettait à profit le lendemain ; et, grâce à ces utiles causeries, au lieu de s'en aller au hasard frapper à la porte d'inconnus qu'il aurait risqué le plus souvent de s'aliéner par d'involontaires maladresses, il consultait ses notes avant d'aborder chaque maison, et se voyant favorablement accueilli presque partout, grâce à sa connaissance préalable, superficielle, mais suffisante, des mœurs, des habitudes, des antécédents, des tenants et des aboutissants de chacun.

De là ces entretiens du soir, auxquels la veuve prenait un plaisir immense et le jeune docteur un vif intérêt.

Ajoutons que Louis Perrin, au moment où commence ce récit, était à Rixviller depuis dix jours environ, et rejoignons nos deux personnages dans la petite salle de l'auberge du *Chevreuil-d'Argent*.